Accélération, résonance, indisponibilité
Réflexions sur notre relation au monde

« Tout est lié » nous répète inlassablement *Laudato si'.* Relations aux autres, relations à la création, relations à nous-même et à notre propre corps, relations à Dieu, en un mot, relations au monde dans lequel nous vivons… Êtres de relations, nous prenons davantage conscience aujourd'hui combien ces relations sont liées entre elles et combien elles peuvent s'entrainer les unes les autres dans une spirale mortifère quand tout devient objet de possession, de ressources à exploiter, de domination – la nature autour de moi, les autres, mon corps et même Dieu. Mais ces relations ne peuvent-elles pas au contraire s'entrainer dans une spirale de vie ? Quels types de liens, quels types de relations nous faut-il alors cultiver ? Hier vous avez évoqué la notion de prendre soin. C'est aussi le titre de *Laudato si'*, si l'on est fidèle à l'espagnol original : « *el cuidado de la casa común* », c'est-à-dire « le soin de la maison commune ». Aujourd'hui je voudrais avec vous creuser cette question d'une relation au monde qui soit porteuse de vie en faisant un peu de chemin avec le philosophe et sociologue allemand Hartmut Rosa. Il y a une quinzaine d'année, Rosa proposait une première réflexion majeure sur le thème de l'accélération comme phénomène caractéristique et problématique des sociétés modernes. Puis, plus récemment, en 2016, il suggérait que si le problème est l'accélération, la solution pourrait bien être la résonance et publiait *Résonance, une sociologie de la relation au monde.* Enfin encore plus récemment, sa réflexion s'est poursuivie dans un essai intitulé *Rendre le monde indisponible*[1]*.* Accélération, résonance, indisponibilité, tel est donc le chemin que je vous propose ce matin pour affronter la question des relations souhaitables avec le monde – relations aux autres, à la création, à soi-même, à Dieu – et se donner des pistes pour, en tant que croyants et religieux, travailler à promouvoir de nouvelles relations qui reflètent davantage le Royaume de Dieu que nous avons mission d'annoncer à la suite de Jésus-Christ. Ma lecture de Rosa, forcément partielle et limitée car je ne prétends pas du tout en être un spécialiste, viendra faire écho à ma lecture de *Laudato si'* et à d'autres réflexions théologiques qui m'animent. En tout cela, il s'agira seulement d'ouvrir quelques pistes et de se donner, peut-être, quelques outils utiles pour relever les défis de notre époque. Tout restant largement matière à discussions et débats.

Commençons par une image et un passage d'évangile. L'image c'est celle de la neige. Dans nos pays tempérés, qui n'a pas, enfant, rêvé et désiré, quand l'automne s'avance, voir venir la neige ? Voir tomber la neige est fascinant. Y aura-t-il de la neige à Noël ? La neige est la quintessence de ce qu'on désire et sur lequel on n'arrive pas à mettre la main. Prenez un flocon dans votre main, il disparait. Essayez de stocker de la neige dans votre congélateur, ce n'est plus de la neige. Bien sûr les stations de sports d'hiver veulent garantir la neige et sont capables de fabriquer de la neige artificielle même s'il fait 10° au-dessus de zéro… Mais cela répond-il à notre désir de neige ? Selon Hartmut Rosa « Le drame du rapport moderne au monde se reflète dans notre rapport à la neige comme dans une boule de cristal : l'élément culturel moteur de cette forme de vie que nous qualifions de moderne est l'idée, le vœu et le désir de rendre le monde disponible. Mais la vitalité, le contact et l'expérience réelle

---

[1] Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps* (Paris, La Découverte, 2010) ; *Résonance. Une sociologie de la relation au monde* (Paris, La Découverte, 2018) ; *Rendre le monde indisponible* (Paris, La Découverte, 2020).

naissent de la rencontre avec l'indisponible. Un monde qui serait complètement connu, planifié et dominé serait un monde mort »[2].

Le passage de l'Évangile, c'est la rencontre de Nicodème avec Jésus au chapitre trois de l'évangile selon Saint Jean. A cet authentique chercheur de sens et de vérité qu'est Nicodème, le notable juif, Jésus déclare : « A moins de naitre de nouveau, nul ne peut voir le Royaume de Dieu » (Jn 3, 3) et encore « Ne t'étonne pas si je t'ai dit : 'il vous faut naître d'en haut'. Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit » (Jn 3, 7-8). Naitre d'en haut au cœur de notre vie ici-bas. Accueillir, au cœur de notre vie dans le monde, le souffle de l'Esprit dont on ne sait ni d'où il vient ni où il va. Voilà qui à la fois pose bien des questions sur le type de relations au monde qu'il nous faut cultiver et à la fois nous indique un chemin où un Autre nous précède, où un Autre est déjà à l'œuvre. En pleine relation au monde sans jamais mettre la main dessus.

Rosa suggère de « rendre le monde indisponible ». A Nicodème il est suggéré de « renaitre d'en haut selon l'Esprit ». Quelles relations au monde renouvelées cela peut-il signifier pour nous en 2020, à l'heure de la pandémie, à l'heure de la prise de conscience écologique qui, comme le dit *Laudato si'*, est appel à écouter « tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres », à l'heure de profonds bouleversements dans notre Église secouée par la crise des abus sexuels, de pouvoir, de conscience et aux prises depuis plusieurs décennies avec les phénomènes de sécularisation ?

Accélération

En mars dernier, l'inimaginable s'est produit. En quelques semaines – en quelques jours même – le monde s'est arrêté. En fait non, bien sûr, tout ne s'est pas arrêté mais tout de même, un grand coup de frein a été mis sur tout un processus de production, d'accélération, de mouvement qui est le propre des sociétés modernes depuis au moins 200 ans. La rapidité des déplacements et la quantité de ces déplacements, la production de biens et leurs échanges, l'utilisation de l'énergie, et également les rejets polluants dus à toute cette activité, tout cela n'a quasiment jamais cessé de croitre de manière exponentielle depuis le début de la révolution industrielle et s'est trouvé d'un seul coup freiné, presque arrêté. C'est l'effet du virus mais ce n'est pas le virus lui-même qui a provoqué cela mais bien une action collective fruit d'une décision politique. Pour lutter contre les effets d'une pandémie, à un moment donné, ce qui était inimaginable pour d'autres raisons est devenu possible pour celle-là. Ce que la catastrophe climatique imminente ne réussit pas à provoquer, le coronavirus l'a fait : une réaction collective de frein à une accélération généralisée ! Depuis mars et ce moment où presque la moitié de la planète a été plus ou moins confinée, beaucoup de choses sont reparties puis sont de nouveau ralenties avec le deuxième confinement. Et là où on s'était pris à rêver qu'on allait changer, il ne s'est agi que d'une suspension temporaire. Arrêter temporairement n'est pas construire une société qui fonctionne différemment. Mais, nous avons fait cependant l'expérience collective que « oui, nous pouvons contrôler, ou du moins arrêter, le monde ! Nous pouvons l'arrêter, nous pouvons le remettre en marche ! Il est faux de prétendre que 'nous ne pouvons rien faire face aux rouages du capitalisme, à la puissance des marchés financiers' etc. »[3].

Faire ce constat, nous invite à analyser plus précisément cette réalité de l'accélération dans laquelle nous sommes plongés. Dans *Laudato si',* lorsque le pape François entame sa description de ce qui se

---

[2] Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible*. p. 6.

[3] Hartmut Rosa, « Le miracle et le monstre, un regard sociologique sur le coronavirus », 8 avril 2020. https://aoc.media/analyse/2020/04/07/le-miracle-et-le-monstre-un-regard-sociologique-sur-le-coronavirus/

passe dans notre maison, le premier constat qu'il fait avant même de parler de pollution et de changement climatique c'est le constat de l'accélération.

> L'accélération continuelle des changements de l'humanité et de la planète s'associe aujourd'hui à l'intensification des rythmes de vie et de travail, dans ce que certains appellent *'rapidación'*. Bien que le changement fasse partie de la dynamique des systèmes complexes, la rapidité que les actions humaines lui imposent aujourd'hui contraste avec la lenteur naturelle de l'évolution biologique. A cela, s'ajoute le fait que les objectifs de ce changement rapide et constant ne sont pas nécessairement orientés vers le bien commun, ni vers le développement humain, durable et intégral. Le changement est quelque chose de désirable, mais il devient préoccupant quand il en vient à détériorer le monde et la qualité de vie d'une grande partie de l'humanité (*LS* 18).

Cette '*rapidación'* dont parle François, n'est pas qu'un simple phénomène subjectif, une impression généralisée que « tout va plus vite ». Comme il le note bien, l'intensification des rythmes de vie se joint à une accélération des changements des sociétés humaines à de multiples niveaux et ceci ne se fait pas nécessairement au bénéfice de l'humain. Plutôt le contraire.

Pour caractériser plus précisément cette accélération, la réflexion critique de Hartmut Rosa est précieuse. L'accélération sociale a trois dimensions qui s'alimentent les unes les autres en une spirale redoutable : l'accélération technique (les progrès techniques qui ouvrent de nouvelles possibilités de faire les choses plus vite : se déplacer, accéder à de l'information, stocker, transformer, etc.), l'accélération du changement social (les changements dans les modes de vie, les manières de travailler, les institutions façonnant la vie en société etc.), l'accélération du rythme de vie (le sentiment permanent de courir après le temps). On comprend ainsi pourquoi la promesse que l'innovation technique va libérer du temps ne se réalise jamais. Il ne me faut que deux heures de train pour aller voir mon oncle à 400 km de Paris alors qu'au XIXe siècle cela m'aurait pris la journée en train à vapeur, et un siècle encore plus tôt, 8 jours en voiture attelée. Alors je vais aller visite mon oncle aujourd'hui, ma cousine demain, et ma grand-mère le jour d'après. En 10 secondes je peux photocopier un article de 15 pages qui aurait demandé une journée pour être recopié à la main avant l'invention de la photocopieuse mais en conséquence je vais vouloir lire quinze articles sur un sujet donné. Avec un moteur de recherche je sais trouver en quelques secondes toutes les occurrences du mot frère dans la dernière encyclique du pape alors qu'il m'aurait fallu passer une demi-journée à la reparcourir rapidement il y a seulement 40 ans mais je vais passer une heure à faire de multiples statistiques sur la sémantique utilisée par le pape. L'innovation technique est promesse jamais réalisée car par le changement social qu'elle génère, elle ne cesse de créer de nouveaux besoins.

Selon Rosa, cette spirale de l'accélération continuelle est constitutive de la modernité. Ce n'est pas un simple effet collatéral que l'on pourrait aisément contrôler par une ascèse personnelle faite de « bonne gestion du temps ». Il donne ainsi comme définition d'une société moderne :

> Une société est moderne si elle n'est en mesure de se stabiliser que de manière dynamique, c'est-à-dire si elle a besoin, pour maintenir son *statu quo* institutionnel, de la croissance (économique), de l'accélération (technique) et de l'innovation (culturelle) constantes[4].

De même que sur une bicyclette, nous ne sommes stables que si nous avançons, la société moderne ne trouve sa stabilité que de manière dynamique en étant en perpétuelle accélération. Sauf que nous faisons l'expérience au fil des crises successives - économiques, sociales, politiques - que, comme le

---

[4] Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible,* p. 16.

remarquait *Laudato si',* ce mécanisme de *rapidación* est mortifère parce qu'il en vient à détériorer le monde et la qualité de vie d'une grande partie de l'humanité.

La vie religieuse n'est pas exempte de ce processus bien au contraire. Même si sur certains aspects elle cherche à offrir un autre rapport au temps elle est elle-même prise dans la spirale de l'accélération. Un seul exemple. La réalité du burn-out nous touche tout autant que les personnes de différents mondes professionnels que nous cherchons à accompagner. Dans une interview récente à *La Croix,* le modérateur général de la Communauté Saint Martin, partageait son inquiétude au sujet de ses nombreux jeunes prêtres en disant : « Ils sont très donnés. Mais la question du burn-out est réelle. Comment vont-ils tenir ? »[5].

L'accélération permanente a pour corollaire un certain type de relations au monde. « Parce que les sociétés modernes ne peuvent se stabiliser que sur le mode de l'accroissement, c'est-à-dire dynamiquement, elles sont structurellement et institutionnellement contraintes de rendre toujours plus le monde disponible, de le mettre à la portée par la technique, l'économie et la politique : de rendre des matières premières utilisables, d'explorer des marchés, d'activer des potentiels sociaux et psychiques, d'élargir les possibilités techniques, d'approfondir les connaissances, d'améliorer les dispositifs de contrôle, etc. »[6]. Mais précisément, un autre type de relations ne serait-il pas possible et souhaitable ? Une réaction à la spirale de l'accélération ? Mais qui ne serait pas une simple recherche de « décélération » (avec le risque d'oublier que pour certaines chose l'augmentation de la vitesse est une bonne chose. Pensons par exemple à des services de secours d'urgence). Nous sommes ici conduits à la deuxième proposition de Hartmut Rosa : la résonance.

Résonnance

Avant d'en venir à la notion de résonance, faisons de nouveau un détour par *Laudato si'.* Au troisième chapitre, le pape suggère que le problème fondamental que nous devons affronter est « la manière dont l'humanité a, de fait, assumé la technologie et son développement *avec un paradigme homogène et unidimensionnel* ». Et il poursuit en expliquant le type de relation que le sujet entretient avec ce qui lui est extérieur par le biais de la technique et de la méthode scientifique :

> C'est comme si le sujet se trouvait devant quelque chose d'informe, totalement disponible pour sa manipulation. L'intervention humaine sur la nature s'est toujours vérifiée, mais longtemps elle a eu comme caractéristique d'accompagner, de se plier aux possibilités qu'offrent les choses elles-mêmes. Il s'agissait de recevoir ce que la réalité naturelle permet de soi, comme en tendant la main. Maintenant, en revanche, ce qui intéresse c'est d'extraire tout ce qui est possible des choses par l'imposition de la main de l'être humain, qui tend à ignorer ou à oublier la réalité même de ce qu'il a devant lui. Voilà pourquoi l'être humain et les choses ont cessé de se tendre amicalement la main pour entrer en opposition. De là, on en vient facilement à l'idée d'une croissance infinie ou illimitée, qui a enthousiasmé beaucoup d'économistes, de financiers et de technologues (*LS* 106).

Tendre la main de manière amicale vers les choses ou bien entrer en confrontation avec elles : deux manières d'être en relation avec le monde qui nous entoure. *LS* suggère que la dérive généralisée vers le second mode, dérive portée par un développement technologique sans questionnement éthique, est la source de bien des maux, nous entrainant dans l'illusion de la croissance illimitée. Bien sûr il ne s'agit pas de rejeter en bloc le progrès technique – ailleurs l'encyclique dit bien que nous ne sommes

---

[5] Entretien avec Clémence Houdaille, « L'activisme des prêtres est un grand danger », *La Croix,* le 13/10/2020.
[6] Rosa, *Rendre le monde indisponible,* p. 17.

pas invités à revenir à l'âge des cavernes (cf. *LS* 114) – mais il faut bien pointer le danger de n'envisager le monde que selon le prisme techno-scientifique.

Tendre la main de manière amicale vers les choses ou bien entrer en opposition avec elles. Deux images peuvent évoquer cela. La première image est celle de Charlot dans le film *Les temps modernes.* L'ouvrier qui serre des boulons sur une chaine de montage qui défile devant lui à un rythme toujours plus rapide sur lequel il n'a aucune prise. Entre Charlot et la chaine de montage, entre l'être humain et la matière, il n'y a qu'opposition et hostilité générant une complète aliénation de l'ouvrier qui se retrouve dans tous les autres aspects de la vie à l'usine : relations avec le contremaitre, avec les machines, luttes syndicales, système économique… Charlot est comme broyé par la machine des Temps modernes. La deuxième image est celle d'un potier qui façonne un vase sur son tour dans un rapport à la matière qui a bien quelque chose d'amical même si cela n'ôte rien à la difficulté du travail, à la fatigue qu'il génère, ou à son côté répétitif. Image biblique. Mais on peut tout aussi bien imaginer l'ouvrier mécanicien tourneur ou fraiseur, ou même celui qui, au XXIe siècle va programmer une machine automatique pour fabriquer avec une précision astronomique une petite pièce qui trouvera ensuite parfaitement sa place dans l'avion de dernière génération ou la prothèse médicale qui permettra à une personne de marcher.

Hartmut Rosa parle d'aliénation pour caractériser « une situation de relation sans relation dans laquelle sujet et monde se font face avec indifférence ou même hostilité sans établir de lien inhérent »[7]. Typiquement : Charlot devant sa chaine de montage. Au contraire une situation où sujet et monde se parlent mutuellement, se répondent l'un l'autre et se transforment mutuellement, sera qualifiée de résonante. La résonance est un mode de relation au monde qui renvoie à une forme fondamentale d'être-au-monde de l'être humain qui soit une forme vivante. Ce serait donc le mode de relation au monde à rechercher pour une vie bonne. Telle est la proposition du philosophe allemand.

Quatre caractéristiques définissent ce mode de relation *résonant* aux choses, aux autres, au monde…[8] Premièrement, entrer en résonance avec une personne, mais aussi avec une chose, avec un paysage, une idée cela signifie être atteint, touché, interpellé. En cela le monde qui nous entoure n'est pas muet. Deuxièmement, on ne peut parler de résonance que s'il y a une « réponse propre et active » qui résulte de ce contact. La résonance n'est pas un simple écho mais une relation responsive. Troisièmement, l'expérience de résonance *transforme.* Les objets, les autres, le monde se transforment et nous nous transformons. Quatrièmement, la résonance n'est pas « maitrisable » entièrement. Elle ne peut, ni être obtenue, ni être empêchée de manière certaine. Elle peut advenir là où on s'y attend pas : par exemple, au milieu d'une activité abrutissante une émotion pleine jaillit. Mais elle peut aussi ne pas être présente là où l'on pense avoir tout fait pour l'obtenir : lors de cette soirée au concert attendue depuis si longtemps, où je suis en compagnie de bons amis, dans une salle splendide, avec un orchestre remarquable… et rien ne se passe !

Face à la spirale de l'accélération, la réponse pourrait bien être de rechercher la résonance comme mode renouvelé de relation au monde. Hartmut Rosa, en sociologue, déploie cette recherche en étudiant les conditions sociales qui favorisent ou non la résonance et il le fait dans de multiples lieux de la vie humaine : la famille, les relations amicales et amoureuses, la politique, le travail, l'éducation, le sport et les loisirs, mais aussi l'art, la religion, le rapport à la nature… Sans entrer dans le détail, on pressent que l'exploitation de la forêt Amazonienne, un certain type d'agriculture intensive,

---

[7] Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible,* p. 41.
[8] Cf. Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible,* p. 43-51. *Résonance,* p. 188-200.

l'utilisation de véhicules SUV en ville, l'urbanisation anarchique, l'utilisation des réseaux sociaux pour manipuler les opinions publiques, peuvent facilement entrer dans la catégorie de relations au monde instrumentales, dominatrices, peu résonantes. A l'inverse des chemins de conversion écologique, de renouveau démocratique, de culture de la rencontre, des manières de renouer avec ses racines, de cultiver de nouveaux styles de vie, de déployer de nouvelles solidarités semblent déployer un type de relations au monde résonant. Bruno Latour offre probablement un chemin en ce sens lorsqu'il suggère de prendre l'occasion du confinement pour s'interroger personnellement et collectivement sur ces activités dont nous souhaiterions qu'elles ne reprennent pas et sur celles qui au contraire sont fondamentales pour nous[9].

Pour ce qui touche à notre vie religieuse, la réflexion de Rosa me suggère deux lieux d'interrogation parmi beaucoup d'autres : la prière liturgique et le scandale des abus.

L'impossibilité de se réunir pour prier et célébrer l'Eucharistie, telle que nous l'avons vécu au printemps et le vivons de nouveau en ce moment, jette une lumière crue sur ce que nous recherchons dans nos pratiques de prière et de liturgie. Indéniablement la prière et la liturgie manifestent un besoin humain fondamental de résonnance. Le croyant qui prie exprime en même temps son besoin existentiel de réponse et la promesse que ce besoin sera potentiellement satisfait[10]. De la prière de Salomon, au cri de Jésus sur la croix en passant par tous les Psaumes, la Bible témoigne de cette aspiration fondamentale à la résonance, aspiration fondamentale à une relation au monde et à un tout Autre qui soit « responsive ». Nous expérimentons que dans la liturgie communautaire la résonance peut s'opérer de manière conjointe selon un axe vertical de relation à Dieu, selon un axe horizontal de relation aux autres et selon également un troisième axe de relation aux choses matérielles (l'eau, le pain, vin, le feu etc.).

Prières et liturgies, lieux de relations résonantes ? ou bien lieux de relations muettes… Car, tout aussi bien, malgré les efforts déployés pour préparer une veillée de prière ou une célébration eucharistique, il peut ne rien se passer du tout. Les relations résonantes ne se décrètent pas. La théologie nous rappelle aussi que la grâce non plus ne se contrôle pas, en particulier dans les sacrements. Le rite absolutisé ne serait-il pas la manifestation d'une instrumentalisation des choses et des pratiques qui au contraire de la résonance conduirait au mutisme ? « Si j'offre un sacrifice, tu n'en veux pas, tu n'acceptes par d'holocauste. Le sacrifice qui plait à Dieu c'est un esprit brisé ; tu ne repousses pas, ô mon Dieu, un cœur brisé et broyé » dit le psalmiste (Ps 51, 18-19). Et le prophète Michée de rappeler : « Comment m'incliner devant le Très-Haut ? Dois-je me présenter avec de jeunes taureaux pour les offrir en holocaustes ? […] on t'a fait connaître ce qui est bien, ce que le Seigneur réclame de toi : rien d'autre que respecter le droit, aimer la fidélité, et t'appliquer à marcher avec ton Dieu » (Mi 6, 6.8). Dans la situation actuelle où se juxtaposent revendications de pratiques cultuelles et multiplicité de formes alternatives de pratiques « virtuelles », comment et où se trouve véritablement honorée l'aspiration fondamentale à la résonance dont parle Rosa ? Quelle pratique religieuse apparait au contraire aliénante, c'est à dire induisant une situation de relation muette, de « relation sans relation » ? Et pour l'Eglise et nos institutions religieuses, quels cadres, quelles structures, quelles organisations favorisent la résonance ou l'empêchent ?

Le scandale des abus nous place précisément en un lieu où est bafouée la promesse de relations *résonantes,* promesse de relations porteuses de vie, promesse centrale de la religion entendue

---

[9] Bruno Latour, *Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise.* 30 mars 2020. https://aoc.media/opinion/2020/03/29/imaginer-lesgestes-barrieres-contre-le-retour-a-la-production-davant-crise/ .

[10] Cf Hartmut Rosa, *Résonance,* p. 303.

comme dynamique de « re-lier ». Les relations perverties qui conduisent aux abus sont marquées par l'emprise, la domination, la manipulation, l'instrumentalisation. Elles sont le contraire des relations résonantes décrites par Rosa et sont très exactement des « relations sans relation » caractéristiques selon lui de l'aliénation. Sur ce registre on peut également interroger ce que permettent ou empêchent les structures religieuses dans lesquelles nous vivons en termes de cadres pour la résonance, cadres pour un mode de relations où soit possible de se laisser affecter et de pouvoir répondre, d'écouter et d'être écouté, de convertir et de se laisser convertir.

Indisponibilité

La recherche de résonance comme réponse possible et salutaire à la spirale de l'accélération a pour caractéristique le souci de ce que Rosa appelle l'indisponibilité : rendre le monde indisponible, retrouver une dimension d'indisponibilité du monde, au contraire de la logique moderne de mise à disposition du monde, serait-ce le corolaire de la recherche de résonance ? Aux oreilles du croyant, une telle proposition peut être attrayante car elle ouvre un espace possible à la transcendance. La notion est cependant plus complexe et nécessite des approfondissements. Trois remarques à partir de la pensée de Rosa nous font toucher cette complexité.

Premièrement, la dynamique de la modernité est un mouvement de mise à disposition du monde selon quatre dimensions[11]. Rendre disponible signifie d'abord rendre visible, connaissable. Les progrès de la science nous permettent de voir davantage, de connaitre davantage, que ce soit, par exemple, du côté de l'infiniment petit avec les microscopes ou de l'infiniment lointain avec les télescopes. Rendre disponible c'est ensuite rendre atteignable ou accessible. On est capable d'aller sur la lune ou au fond de la mer. Rendre le monde disponible c'est encore rendre maitrisable ou mettre sous contrôle un fragment du monde que ce soit par l'innovation technique ou des structures administratives et politiques. Rendre le monde disponible c'est enfin, en faisant un pas de plus, rendre utilisable : non seulement contrôler un fragment du monde mais en faire un instrument pour nos fins. Cette distinction entre quatre dimensions dans le processus de « rendre le monde disponible » permet de nuancer ce qui n'est pas un processus binaire de tout ou rien. Il y a une gradation et des formes de « semi-disponibilité ».

Deuxièmement, des relations résonantes avec le monde exigent, précisément, des formes de disponibilité[12]. Par exemple, le fait qu'un enregistrement d'une symphonie de Beethoven soit disponible tout le temps dans un disque ou un fichier Mp3 rend possible que je sois touché par cette musique alors que si je ne peux que l'écouter en direct, au concert, les occasions seront beaucoup plus réduites. Le pianiste a besoin de maitriser techniquement l'exécution d'un morceau pour que quelque chose de « magique », d'« indisponible » puisse un jour jaillir. Si nous disposons des choses complètement, selon les quatre dimensions précédemment décrites elles perdent leur qualité de résonance mais nous avons besoin d'une part de disponibilité pour entrer dans des relations résonantes. « la résonance a besoin d'un monde *atteignable,* pas d'un monde disponible (sans limite) »[13].

Troisièmement, dans notre modernité tardive nous assistons à un retour de l'indisponibilité mais non pas comme manifestation d'une vie sur laquelle nous n'aurions pas la main mais davantage sous une forme modifiée et angoissante, comme une sorte de monstre[14]. C'est le revers paradoxal de la mise à

---

[11] Rosa, *Rendre le monde indisponible,* p. 23-26.
[12] Rosa, *Rendre le monde indisponible,* p. 53-76
[13] Rosa, *Rendre le monde indisponible,* p. 73.
[14] Rosa, *Rendre le monde indisponible,* p. 133-140.

disposition croissante du monde. Nous avons augmenté nos connaissances, nos capacités de maitrise technique mais en découvrant aussi nos incapacités à tout maitriser, à tout connaitre et finalement même à « atteindre » simplement le monde pour être en relation avec. Du point de vue de notre intellect, nous sommes submergés d'informations et d'accès à l'information mais frustrés par notre incapacité à tout emmagasiner. Du point de vue de notre corps, nous avons une surabondance de données de la technique et de la médecine qui nous renseignent sur notre état physique mais par lesquelles nous n'avons pas de rapport « interne », sensitif à notre corps. La politique se montre de plus en plus impuissante alors même qu'elle présente un discours centré sur l'efficacité économico-administrative. Il y a un clivage toujours plus grand entre disponibilité de principe et indisponibilité pratique. D'où le constat assez redoutable que fait Rosa : « là où 'tout est disponible' le monde n'a plus rien à nous dire ; là où il est devenu indisponible d'une nouvelle manière, nous ne pouvons plus l'entendre parce qu'il n'est plus atteignable »[15].

Rendre le monde indisponible selon la proposition de Rosa c'est bien viser à retrouver le sens de relations résonantes, des relations non pas de domination, de maitrise complète, de contrôle, d'instrumentalisation mais des relations responsives qui laissent émerger une vie sur laquelle on n'a jamais entièrement la main. Mais cela se distingue d'une simple prise de conscience de limites qui risque d'être angoissante, frustrante et finalement désespérante. Cela passe aussi par la reconnaissance que c'est seulement avec un monde atteignable, qui résiste en quelque sorte, que nous pouvons entrer en relations résonantes.

Nous écartant de Rosa pour revenir à *Laudato si',* quelques invitations du Pape François peuvent prendre un nouveau relief. Le chemin de la conversion écologique intégrale passe par des relations renouvelées aux autres, à la nature, à Dieu et à soi-même. Ainsi, « la nature est pleine de mots d'amour, mais comment pourrons-nous les écouter au milieu du bruit constant, de la distraction permanente et anxieuse, ou du culte de l'apparence ? Beaucoup de personnes font l'expérience d'un profond déséquilibre qui les pousse à faire les choses à toute vitesse pour se sentir occupées, dans une hâte constante qui, à son tour, les amène à renverser tout ce qu'il y a autour d'eux » (*LS* 225). Quelques paragraphes auparavant, est également souligné que « prêter attention à la beauté et l'aimer, nous aide à sortir du pragmatisme utilitariste. Quand quelqu'un n'apprend pas à s'arrêter pour observer et pour évaluer ce qui est beau, il n'est pas étonnant que tout devienne pour lui objet d'usage et d'abus sans scrupule » (*LS* 215). Invitation à la contemplation, à développer des relations au monde marquées par cette dimension contemplative. Mais la contemplation n'est pas fuite ou renoncement à l'action. Au contraire elle est un moteur. Elle colore et impulse le changement de style de vie nécessaire pour sortir du « consumérisme obsessif, […] reflet subjectif du paradigme techno-économique » (*LS* 203), ce paradigme dont nous avons rappelé plus haut qu'il était marqué par un rapport d'opposition entre l'être humain et la nature. L'invitation à la contemplation n'est pas non plus une réduction à la conversion uniquement personnelle. « La conversion écologique requise pour créer un dynamisme de changement durable est aussi une conversion communautaire » (*LS* 219). On retrouve ces dimensions d'action et d'engagement communautaire et structurel dans une mention spécifique à l'attention des lieux de formation à la vie religieuse : « J'espère aussi que dans nos séminaires et maisons religieuses de formation, on éduque à une austérité responsable, à la contemplation reconnaissante du monde, à la protection de la fragilité des pauvres et de l'environnement » (*LS* 214). La contemplation à laquelle invite le pape dans *Laudato si',* pourrait bien être un chemin privilégié pour retrouver la dimension authentique d'« indisponibilité » du monde nécessaire à la résonance.

---

[15] Rosa, *Rendre le monde disponible,* p. 140.

- - - -